7. Val-Richer, Dimanche 16 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

Ambition politique, Autoportrait, Histoire (Angleterre), Histoire (France), Parcours politique, Politique, Politique (Angleterre), Politique (France), Révolution française

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants



13. Stafford House, Dimanche 23 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



346. Paris, Samedi 18 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est associé à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-07-16
GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitIl faut pourtant que je vous parle un peu d'autre chose. […] Quelle lettre, bon Dieu ! Un vrai pamplhet politique.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n° 26/33-36

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 43-44, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/128-139

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
7. Dimanche 16, Midi

Il faut pourtant que je vous parle un peu d'autre chose. L'Angleterre me préoccupe beaucoup. Je prends à ce qui la touche, un vif intérêt, bien plus vif depuis un mois. C'est un noble peuple moral de cœur et grand dans l'action. Il a su jusqu'ici respecter sans se courber, et s'élever sans rien abaisser. Qu'il ne change pas de caractère. Il en changera, s'il tombe sous l'empire des idées radicales. Je ne sais pas bien quelles réformes exige en Angleterre l'état nouveau de la société. Je crois qu'il en est d'indispensable, et qu'il y aurait folie à les contester obstinément. Je m'inquiète peu d'ailleurs des réformes, quelque difficiles qu'elles soient. C'est le métier des gouvernements de faire des choses difficiles et de s'adapter à la société ! Ce dont je m'inquiète c'est des idées et des passions au nom desquelles les réformes se feront. Si ce sont les idées radicales, les passions radicales, qu'on ne parle plus de réforme; c'est de révolution, c'est de destruction qu'il s'agit. Les idées radicales, les passions radicales c'est la souveraineté brutale du nombre, la haine jalouse des supériorités, la soif grossière des jouissances matérielles, l'orgueil aveugle des petits esprits ; c'est la collection de toutes les révoltes, de toutes les ambitions basses contenues en germe dans toute âme humaine et que l'organisation sociale a précisément pour objet d'y comprimer, d'y refouler incessamment. Ambitions, révoltes dont jamais un gouvernement, quelques réformes qu'il fasse ne doit arborer le drapeau, emprunter le langage, accepter l'impulsion ; car ce jour là, il n'est plus gouvernement ; il abdique sa situation légitime, nécessaire ; il parle d'en bas il est dans la foule, il marche à la queue. Et toutes les idées, tous les sentiments naturels, instinctifs, sur lesquels reposent la force morale du pouvoir et le maintien de la société, s'altèrent, se perdent ; et, spectateurs ou acteurs, les esprits se pervertissent, les imaginations s'égarent, les désirs désordonnés s'éveillent ; et un jour arrive où l'anarchie éclate comme la peste, où non seulement la société mais l'homme lui-même tombe en proie à une effroyable dissolution. Les Whigs, à coup sûr, ne veulent rien de tout cela et très probablement beaucoup de radicaux eux-mêmes n'y pensent point.
Mais tout cela fond des idées et des passions radicales ; tout cela montera peu à

peu du fond à la surface, et se fera jour infailliblement si les idées et les passions radicales deviennent de plus en plus le drapeau et l'appui du pouvoir. Les Whigs, en s'en servant, les méprisent ; les Whigs sont éclairés, modérés, raisonnables. Je le crois, j'en suis sûr. Et pourtant quand j'écoute attentivement leur langage, quand j'essaye d'aller découvrir au fond de leur pensée leur credo politique, je les trouve plus radicaux qu'ils ne s'imaginent, je trouve qu'ils prêtent foi, sans s'en bien rendre compte, aux théories radicales, qu'ils n'en mesurent pas du moins avec clarté et certitude, l'erreur et le danger. Leur modération semble tenir à leur situation supérieure, à leur expérience des affaires, plutôt qu'au fond même de leurs idées. Ils ne font pas tout ce que veulent les radicaux ; mais, même quand ils les refusent, ils ont souvent l'air de penser comme eux. Et c'est là ce qui m'inquiète, c'est sur cela que je voudrais les voir inquiets et vigilants eux-mêmes. Car il y a beaucoup de Whigs, et beaucoup de choses dans le parti Whig, que j'honore, que j'aime, que je crois très utiles, nécessaires même à l'Angleterre dans le crise où elle est entrée. J'ai un désir ardent qu'elle sorte bien de cette crise qu'elle en sorte sans bouleversement social, que son noble gouvernement, mis à cette rude épreuve s'y montre capable de se conserver en se modifiant, et de défendre la société moderne contre les malades qui la travaillent en réformant lui-même ses propres abus. Ce serait là, Madame, une belle œuvre, une œuvre de grand et salutaire exemple pour tous les peuples. Mais elle est difficile, très difficile ; et elle ne s'accomplira qu'autant que le venin des idées et des passions radicales, qui s'efforce de pénétrer dans le gouvernement en sera au contraire bien connu et bien combattu. Que Whigs et Tories se disputent ensuite le pouvoir, ou (ce qui serait plus sage) se rapprochent pour l'exercer ensemble, tout sera bon, pourvu que les vieilles dissidences, les vieilles rivalités, les aigreurs & les prétentions purement personnelles se laissent devant le danger commun.

Vous voyez Madame, que moi aussi j'ai mes utopies. Si vous étiez ici je vous les dirais. Vous êtes loin; je vous les écris. Quelle différence ! vos lettres sont charmantes ; mais votre conversation c'est vos lettres plus vous.

Lundi 17. Dix heures du matin.

Je continue, Madame, seulement je reviens d'Angleterre en France. Vous m'avez quelques fois paru étonnée de l'ardeur des animosités politiques dont je suis l'objet. Laissez-moi vous expliquer comme je me l'explique à moi-même, sans détour et sans modestie. Je n'ai jamais été, avec mes adversaires violent, ni dur. A aucun je n'ai fait le moindre mal personnel. Avec aucun je n'ai eu aucune de ces querelles d'homme à homme qui rendent toute bonne relation impossible. Mais le parti révolutionnaire radical, qui s'appelle le parti libéral, avait toujours été traité, par ceux-là même qui le combattaient avec un secret respect. On le taxait, d'exagération, de précipitation ; on lui reprochait d'aller trop, loin trop vite. On ne lui contestait pas la vérité de ses Principes, la beauté de ses sentiments et l'excellence de leurs résultats quand le genre humain serait assez avancé pour les recevoir. Les partisans absolus de l'ancien régime étaient seuls, quant au fond des choses, ses antagonistes déclarés, et ceux-là, il ne s'en souciait guère. Le premier peut-être avec un peu de bruit du moins, j'ai attaqué le parti de front ; j'ai soutenu que presque toutes ses idées étaient fausses, ses passions mauvaises, qu'il manquait de lumières politiques, qu'il était aussi incapable de fonder les libertés publiques que de manier le pouvoir; qu'il n'avait été et ne pouvait être qu'un artisan passager de démolition, que l'avenir ne lui appartenait point ; qu'il était déjà vieux, usé ne savait plus que nuire, et n'avait plus qu'à céder la place à des maîtres plus légitimes de la pensée et de la société humaine. C'était là bien plus que combattre le parti ; c'était le décrier. Je lui contestais bien plus que le pouvoir

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/884

actuel ; je lui contestais tout droit au pouvoir. Je ne lui demandais pas d'ajourner son empire ; j'entreprenais de le détrôner à toujours.
La question entre le parti et moi, n'a peut-être jamais été posée aussi nettement que je le fais là. Mais il a très bien démêlé la portée de l'attaque. Il s'est senti blessé dans son amour propre menacé dans son avenir; et il m'en a voulu infiniment plus qu'à tous ceux qui demeuraient courbés sous son joug en désertant sa cause et le flattaient en le trahissant. Je ne parle pas des accidents que j'ai essuyés dans cette lutte, ni des rivalités où je me suis trouvé engagé. Ce sont là des causes d'animosité qui se rencontrent à peu près également dans la vie de tout homme politique. Mais s'il y en a une qui me soit particulière et vraiment personnelle, c'est celle que je viens de vous indiquer.
Croyez-moi Madame ; n'ayez nul regret, pour moi à cette situation. Sans doute elle m'a suscité et me suscitera peut-être encore des difficultés graves. Mais elle fait aussi ma force; elle fait s'il m'est permis de le dire, l'originalité et l'énergique vitalité de mon influence. Dans cette guerre raisonnée systématique, que je soutiens contre l'esprit révolutionnaire, les chances, j'en suis convaincu, sont pour moi comme le bon droit.
L'esprit révolutionnaire, nous menacera encore longtemps ; mais il nous menace en reculant, & l'avenir appartient à ceux qui le chasseront en donnant à la société nouvelle satisfaction et sécurité. Et puis vous savez bien que vous m'apprendrez tous les soins, toutes les douceurs par lesquelles on peut prévenir les animosités politiques, ou les atténuer quand elles existent déjà.
2 heures Quelle lettre, bon Dieu ! Un vrai pamphlet politique ! Mais aussi pourquoi m'avoir fait si rapidement contracter l'habitude, et bien plus encore le besoin de penser tout haut avec vous et sur toutes choses ? Pourquoi mon esprit va-t-il à vous des qu'il se met en mouvement ? Je sais bien le parce que de tous ces pourquoi ; mais je ne vous le dirai pas aujourd'hui. Et pourtant c'est ce qui me plairait le plus à vous dire. Mais c'est aussi ce qui m' entraînerait plus vite & plus loin que toute la politique du monde.
Adieu donc, Madame adieu, quoiqu'en vérité je ne vous aie rien dit aujourd'hui qui réponde à ce qui remplit et occupe réellement mon âme. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 7. Val-Richer, Dimanche 16 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-16.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/884

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur43-44
Date précise de la lettreDimanche 16 juillet 1837
Heuremidi
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationLondres (Angleterre)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à

l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Références

États citésAngleterre
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
